

ABONNEMENT.

Edition ordinaire,.....\$1 0 0, par année
Idem de la semaine,.....0 10 0.
On peut s'abonner pour six mois, mais non pour une
période de temps moindre.
L'abonnement datant toujours du premier du mois.
Le prix est invariablement payable tous les six mois et
d'avance.

Vol. II.

PARADIS ET FRERE

OFFRENT respectueusement leurs remerciements à leurs amis de la ville et de la campagne et au public en général pour l'encouragement qu'ils ont reçu et leur annoncent que le QUINZE
AVRIL prochain, ils transporteront leur MAGASIN au

N. 96, RUE NOTRE-DAME,

ILS prennent cette occasion de solliciter la continuation de leur patronage et de les informer
qu'ils attendent par les premiers arrivages un assortiment étendu et varié de

MARCHANDISES SECHES

TRES BAS PRIX.

GRANDE REDUCTION.

Fonds Considerable de MARCHANDISES de GOUT et d'ETAPE.

A ETRE OFFERT POSITIVEMENT AU PRIX COUTANT POUR ETRE VENDU SANS RESERVE.

C. O. DELORME,

28, GRANDE RUE SAINT-LAURENT, 28,

ENCOIGNEUR OUEST DE LA RUE VITRE.

OFFRE, à commencer dès ce jour, tout son fonds bien assorti de MARCHANDISES SECHES,
à une réduction considérable. Son intention n'est pas de faire un appel vague à ses nombreux
Pratiquants de la ville que des campagnes environnantes, mais bien plutôt de leur fournir une
occasion très favorable d'acheter à bon prix.

BAS PRIX.

Un seul prix sera fait.
Venez voir et vous serez convaincu.
N. B. — Les marchands de la campagne qui voudront bien venir visiter son établissement, achete-
ront à des conditions très libérales.

Immense Succès du Systeme Argent Comptant!

MAISON DE HARDWARE DU CANADA,

PAR F. X. LOISELLE,

EN GROS ET EN DETAIL.

No. 25, Rue McGill.

LE Soussigné, en remerciant ses pratiques pour l'encouragement libéral qu'il en a reçu, prend la
liberté d'annoncer qu'il vient de recevoir le plus grand assortiment de MARCHANDISES
d'AUTOMNE et d'HIVER qui ait encore été offert à Montréal, qui consiste en DRAP de Pilot,
Beavers, Elephant, Whinty, Arctic, CASIMIRE, et une belle collection de Patrons de VESTES.
F. X. LOISELLE étant résolu de ne vendre que pour ARGENT COMPTANT, il disposera de ses
Marchandises à des PRIX TRES REDUITS, ce qui est impossible de faire à crédit.
Le département des HARDWARE FAITES contient tout ce qui est nécessaire dans cette ligne, et de
tous les prix, trop étendus pour une annonce.
Le département des Pratiques sera toujours servi avec attention et ponctualité.

ON A BESOIN pour cet Etablissement, de DEUX bons TAILLEURS pratiques. — Aussi de
DEUX COMMISS d'expérience.

F. X. LOISELLE.

18 oct.

MAGASIN DE HARDWARE

St. Laurent et de l'Atlantique

PAR ROBERT SEATH,

NO. 18, Rue McGill, NO. 18, Rue McGill,

EN GROS ET EN DETAIL.

LE Soussigné a l'honneur d'informer ses amis, qu'il a reçu un Assortiment général de
MARCHANDISES NOUVELLES, consistant en DRAPS, CASIMIRE, TWEEDS, ETOFFES, AVOINE, etc., etc.,
qu'il est prêt à employer aux termes les plus raisonnables.

Il a aussi en main un Assortiment général de HARDWARE FAITES, comprenant
des habits, des surtouts, des paletots, des habits de toutes descriptions pour les affaires,
aussi un large assortiment d'étoffe à veste et à pantalon venant des meilleures maisons et
de la dernière façon.

Il aura aussi une grande variété de cols, chemises, collets, cravates, mouchoirs de
poche, chapeaux, casques, et porte-manteaux, qui sera vendu à vingt-cinq pour cent
meilleur marché, ce qui ne s'est jamais vu à ce prix en Canada.

N. B. — Les Marchands détaillants de la campagne sont invités de visiter l'éta-
blissement ci-dessus avant d'acheter ailleurs.

ROBERT SEATH.

Montréal, 28 mai 1852.

LETTRES PATENTES.

LE TEMPS ET L'OUVRAGE EPARGNE'S

SONT DE

L'ARGENT ECONOMISE.

B. P. PAIGE et Cie., SEULS PATENTE'S.

AYANT obtenu le droit exclusif pour eux de fabriquer et de vendre aux autres, dans les
limites du Haut et du Bas-Canada, le MOULIN à BATTER AMÉLIORE, MU PAR LA
FORCE DES CHEVAUX, à PATENTE DE SEVERANCE, une des machines les plus utiles
pour épargner le temps et le travail, informant respectueusement le public qu'il les considère
grandement agrandi leur grand établissement de la rue Wellington, lequel s'étend de la rue Prince à la
rue George. Au moyen de cet agrandissement ils espèrent avoir assez d'espace pour approvision-
ner toute la clientèle du Canada de cette machine qui bat et vautre plus de grain en un jour
et à moins de frais et mieux que toute autre machine, et ce avec deux chevaux seulement.

Nous informons nos pratiques et amis que nous pouvons leur fournir le moulin à battre supérieur
à ceux même que nous avons faits jusqu'ici. Notre longue expérience et l'encouragement que
nous avons reçu nous ont poussé en même temps que notre désir de surpasser les autres, à veiller
sur toutes les améliorations praticables, et nous en sommes arrivés à dire que pour la durée, la
propriété de l'ouvrage et le montant obtenu, nos moulins sont supérieurs à tous les autres — et pen-
dant que le grain est bien battu, il est vanné, prêt pour le marché ou le moulin.

Un de nos moulins rapportera à un homme actif et entendu, cinq à huit cents piastres par année,
ce qui prouve les rapports de plusieurs personnes qui ont battu l'an passé, et qui ont bien voulu
nous permettre d'invoquer leur témoignage sur l'opération de ces machines.

Vu que des lettres patentes ont été obtenues, en date du 5 Mars 1849, pour ce Moulin, le public est
averti de ne pas acheter, se servir, ou fabriquer aucune imitation de cette machine, car
toute infraction sera poursuivie suivant la loi du pays. Tous les vrais moulins seront accompagnés
d'un acte signé B. P. Paige, le propriétaire de droit, donnant à l'acheteur le droit de se servir ou de
vendre le Moulin. Tout ordre à nous adressé ou à notre agent William Johnson, seront exécutés
rapidement. Les moulins seront embarqués pour aucun port du Haut et du Bas-Canada, et chaque
article garanti aussi bon que recommandé.

B. P. PAIGE et Cie.,

31 mai 1852.

O. DEPINCIER,

MARCHAND TAILLEUR,

NO. 3, PLACE-D'ARMES,

Batisses ci-devant occupées par MM. Laurie

MONTREAL.

A toujours en main un assortiment choisi de

Draps, Casimires, Tweeds, Etoffes pour vestes

qu'il emploie à faire dans le goût le plus ré-
cent et le plus élégant, à bon marché.

Un assortiment général de Hardes faites.

16 juin.

51 na

VOITURES.

EUSEBE OUMET,

No. 62 Rue St. Antoine.

LE Soussigné, tout en remerciant le public de l'encouragement qu'il en a reçu depuis qu'il

est établi à l'endroit ci-dessus, prévient ses pratiques qu'il est prêt à recevoir des ordres pour

toute espèce de VOITURES D'ETE, qu'il con-
fectionnera dans le dernier goût.

Comme jusqu'ici il a très bien satisfait ceux qui l'ont encouragé, il espère par son activité et ses bas prix mériter dorénavant encore une plus large part du patronage public.

EUS. OUMET.

2 Janvier.

29 Janv.

LE PAYS.

MONTREAL, LUNDI MATIN, 28 FEVRIER 1853.

PRIX DES ANNONCES.

Six lignes et au-dessous, 25. 6d. pour la première in-
sertion, et 14d. pour chaque suite. La ligne et au-
dessus, 35. 4d. pour la première insertion, et 10d. pour
chaque suite. Au-dessus de dix lignes, 4d. par ligne
pour la première insertion, et 1d. par ligne pour chaque
suite.
Tout ordre pour les annonces doit être fait par écrit.

No. 13.

LITTERATURE.

MARGUERITE

DEUX AMOURS.

XXIII.

(SUITE.)

Pendant huit jours, Marguerite alla tous les matins chez sa mère, et elle écouta les mêmes reproches, les mêmes injures, avec une constance que rien ne déconcertait. Son amour lui donnait tant de courage! Elle parlait d'Etienne bravement et sans trouble, et le loyal intérêt qu'elle lui témoignait étonnait sa mère. Mme d'Arzac, qui s'attendait à la confusion, à des remords, ne s'expliquait pas cette tendresse que gardait Marguerite pour un homme envers qui elle avait des torts si graves. Comme Marguerite l'interrogeait:

— Nous avons lui de très bonnes nouvelles, répondit Mme d'Arzac; il commence à se distraire. M. de Presles l'ont forcé de venir avec eux à une grande chasse qu'ils ont faite dans la forêt de Sainte-Lucie. Etienne a tué deux chevreuils; il en envoie un à son père et lui écrit que cette journée de chasse lui a fait grand bien. Je ne crois pas, dit-il, qu'il y ait au monde une passion qui tienne contre une pareille fatigue; encore une course comme celle-ci, et je ne serai plus qu'un chasseur. Mais le dois-je avoir là, cette lettre, ajouta Mme d'Arzac; il me semble que je l'ai mise hier dans ma poche par distraction.

— Oh! ma mère montrez-la moi! dit Marguerite.

Mme d'Arzac sonna sa femme de chambre: elle venait justement de trouver une lettre dans la poche de la robe que Mme d'Arzac portait la veille.

Marguerite s'empara de cette lettre avidement. Une douleur inexprimable la saisit en voyant cette écriture: son cœur lui disait que cette tranquillité était feinte; elle lisait le désespoir le plus violent dans ces lignes indifférentes.

— Laissez-moi cette lettre, dit-elle en palissant.

— Étrange femme! pensa Mme d'Arzac; on dirait qu'elle l'aime plus que jamais.

Marguerite emporta la lettre d'Etienne; elle la couvrit de baisers et de larmes.

— Pauvre Etienne! comme il est malheureux! dit-elle. Et cependant ce billet ne parlait de rien autre chose que d'un chevreuil qu'il avait tué et qu'il envoyait à son père, et de l'efficacité de la chasse pour guérir de l'amour.

Tout le reste de la journée Marguerite fut triste. Elle serrait cette lettre dans un tiroir; cette écriture lui faisait un mal affreux à regarder.

Le jour du mariage arriva, du mariage à la mairie: le mariage à l'église ne devait avoir lieu que le lendemain. Comme ces sortes de cérémonies se font sans aucune solennité, Marguerite souffrit moins de l'absence de sa mère. En sortant de la mairie, elle alla chez Mme d'Arzac. Elle avait la conscience satisfaite, le cœur joyeux; elle était la femme de Robert: rien ne pouvait plus les séparer. Elle pensait que sa mère, la sachant mariée, s'adoucirait: l'irrévocable et cet avantage de calmer les esprits, en ne leur laissant plus la faculté de travailler.

En effet, Mme d'Arzac reçut sa fille avec plus de bienveillance, et Marguerite espérait que la cérémonie du lendemain, en l'attendrissant malgré elle, la forcerait à une réconciliation complète. Elle se disait aussi que M. de La Fresnaye serait si respectueux, si affectueux pour elle, qu'il parviendrait à la toucher. Elle quitta sa mère pleine d'espérance, et Mme d'Arzac, la voyant si heureuse, se sentit déçue.

La soirée se passa d'une manière charmante, à parler du lendemain et à préparer le déménagement bien heureux. Marguerite arrangeait ses papiers, ses bijoux dans des coffres, dans de petites tables que l'on emportait à l'hôtel de La Fresnaye. Déjà Gaston y était presque installé: il y avait envoyé ses livres, son piano, ses bijoux, et il y allait courir dans le jardin à ses heures de récréation.

En rangeant ses livres, Marguerite trouva un album qui appartenait à Etienne: elle l'ouvrit soigneusement; elle chercha le portrait crayonné d'Etienne et tout ce qui lui servait à dessiner, et plaçant ces objets dans une boîte, elle les envoya dans sa nouvelle demeure comme des reliques précieuses, souvenirs d'un ami qu'elle ne voulait pas sacrifier.

Robert la regardait, ému et attendri.

— Vous n'êtes pas jaloux? dit-elle.

— Non, répondit Robert; c'est une preuve d'amour que vous me donnez.

— C'est vrai si je vous aimais moins, je n'aurais pas;

Les veuves se remarient toujours en cachette, et Mme de Meulles, qui avait changé si brusquement de mari, désirait plus que tout autre le mystère. La cérémonie devait avoir lieu à minuit dans l'église de la Madeleine. Les témoins seuls devaient assister. Marguerite n'osa sortir de chez elle tant qu'il lui restait encore des heures, elle alla voir Mme d'Arzac pour convenir de l'heure où elle viendrait la chercher; mais, au moment du dîner, Marguerite n'était pas encore de retour. Robert l'attendait depuis longtemps: inquiet et craintif comme on l'est dans un jour solennel, il se décida à aller trouver Marguerite chez Mme d'Arzac. On lui dit que Mme d'Arzac était sortie, mais que sa fille était allée dans sa chambre. Il pensa que l'occasion était bonne pour envahir la maison maternelle, et que sa belle-mère, en le trouvant chez elle, le traiterait avec plus de douceur. Il monta l'escalier et arriva dans l'appartement de Mme d'Arzac.

Il était assis tranquillement: il avait peur d'être grondé par Marguerite; mais, en y réfléchissant, il se disait: "Elle est une femme; sa mère a le droit de me chasser, mais j'ai le droit de venir chez elle." Et, traversant le salon, il entendit gémir, pleurer... Il vint appeler Etienne! Etienne! Il reconnut la voix de Marguerite. Il entra brusquement dans la chambre de Mme d'Arzac.

Marguerite y était seule, les cheveux en désordre, les yeux égarés; elle tenait à la main une lettre qu'elle ne lisait pas: elle semblait folle de douleur. A la vue de Robert, elle tressaillit; elle lui donna la lettre sans pouvoir articuler un mot. Cette lettre,

adressée à Mme d'Arzac, était du secrétaire de son beau frère. Elle disait:

— Madame, "Un malheur affreux vient de frapper M. le comte. Hier, à la chasse, son fils Etienne a péri victime d'une imprudence. Son fusil a parti comme il sautait un fossé; on l'a trouvé mort dans le bois. M. le comte ignore encore cet accident. Je vous en supplie, madame, venez m'aider à l'annoncer à ce malheureux père."

— Pauvre Etienne! dit Robert... cela ne m'étonne pas.

— Vous aussi! vous pensez, comme moi, que ce n'est pas un accident! s'écria Marguerite.

Robert ne répondit rien. De grosses larmes brillaient dans ses yeux. Il n'eut pas la force de faire un mensonge. Il voulait embrasser Marguerite; mais elle le repoussa avec violence. Au premier étonnement de la douleur succéda un désespoir déchirant.

— Laissez-moi, criait-elle, c'est vous qui avez causé sa mort; je vous hais! Sans vous, nous aurions été heureux... il m'aurait tant! O mon pauvre Etienne!

Et tout à coup avec un accent de cruauté farouche...

— C'est lui que j'aimais! dit-elle, pensant que ce mot barbare devait le venger; je ne vous plus vous voir jamais! jamais! Vous êtes mon mauvais génie! Ah! ma mère avait raison de vous détester: je vous hais comme elle à présent!

— Je ne vous demande pas de m'aimer, reprit-il, ni de vous consoler. Je vous demande de pleurer près de moi.

Et comme lui-même il pleurait — il pleurait son bonheur perdu, car il sentait bien que cette mort brisait le cœur de Marguerite — elle s'adonnait peu à peu. Abattue par sa douleur, étourdie par ce coup terrible qui venait de la frapper, elle n'eut plus la force d'éprouver ni colère ni ressentiment, et elle se laissa emporter par Robert avec une docilité inerte, comme une personne à qui toute chose est devenue indifférente et que la faculté et le désir de vivre abandonnent.

Oh! ce fut pour Robert un moment affreux! Ramener chez lui cette femme au désespoir et qui le laissait, au lieu de cette mariée heureuse qui l'aurait d'un si fol amour! Quel poignait chagrin! quelle déception amère! S'il avait eu des torts, il les eût expiés tous dans ce moment.

En se retrouvant dans ce même salon où quelques jours auparavant elle avait passé de si douces heures, Marguerite eut une impression violente: elle s'évanouit... On la porta dans la chambre; si soigneusement préparée pour elle, et on la déposa sur le lit nuptial, pâle et mourante.

XXIV.

Une telle douleur était trop forte pour cette frêle nature. Une saute si délicate ne pouvait lutter contre cette suite incessante d'épreuves. Marguerite, dès le soir même, éprouva tous les accidents de la maladie à laquelle elle avait failli succomber huit mois auparavant. Le danger était grave. On envoya chercher Mme d'Arzac. Marguerite, en apercevant sa mère, comprit qu'elle était perdue. En effet, il fallut qu'elle fût dans un état désespéré pour que Mme d'Arzac eût consenti à venir chez M. de La Fresnaye.

Dès lors, Marguerite sentit sa piété se transformer. Elle ne pleura plus Etienne. Toute sa compassion, toute sa sollicitude furent pour Robert, pour Robert qui elle allait quitter. Ses ressentiments s'éteignirent; elle retrouva son amour, et elle n'eut plus qu'une pensée: lui consacrer tout entiers les derniers instants qui lui restaient à vivre, et, durant ces dernières heures, lui donner tout le bonheur qu'une mourante peut donner. Elle le gardait près d'elle et lui parlait avec une tendresse pleine de larmes qui déchirait le cœur.

— Oh! pardonne-moi de mourir, lui disait-elle; mais cet amour offensé ne réclame que le sens qui m'a tiré de la tombe avec moi. Ce qui m'étonne, c'est que je puisse te quitter, toi que j'aime tant! c'est que ton amour à toi n'a pas la puissance de me retenir... Quel dommage! nous aurions été si heureux! J'aurais oublié tout près de toi; moi, j'aurais supporté l'absence d'Etienne... mais sa mort, cette horrible mort... que j'ai causée! Oh! cela, je ne peux pas la supporter!... Et puis, s'aimer comme nous nous aimons, c'était trop; un bonheur si grand ne peut pas durer. Ces huit jours que nous venons de passer avec cette espérance enivrante, hé bien! Robert, ils valent toute une vie! Si l'on m'avait dit: "Vous éprouverez pendant huit jours cette joie folle, et vous mourrez après," j'aurais répondu: "Cette joie vaut la mort! je veux connaître cette joie, et mourir!" Robert, rappelez-vous ces jours de délices, et avouez qu'un tel enchantement n'est pas trop payé par la mort.

D'autres fois, voyant son désespoir, elle disait: — Rassure-toi, je vivrai! je t'aime tant, que je ne pourrai pas mourir. Cet amour est impérissable, sa flamme est éternelle, elle ne s'éteindra, rien ne pourra l'éteindre!

Robert ne répondait pas. Tous les tourments de l'enfer lui torturaient le cœur. Dans les rares instants où Marguerite dormait, il descendait s'enfermer chez lui; et là, seul, il se livrait à toute la violence de son désespoir. Ce qu'il éprouvait, lui, c'était de la rage, c'était une haine insensée pour le malheureux dont la fin tragique avait détruit son bonheur. Dans sa fureur, il lui parlait, il l'accusait de cruauté, d'égoïsme et de perfidie: il lui reprochait sa mort comme une méchanceté... "Un jour plus tard, quelques heures plus tard, s'écriait-il, Marguerite était à moi! et dans la voluptueuse ivresse de notre amour, dans le vertige de nos ravissements, elle n'aurait pas même compris que tu n'étais plus là, elle n'aurait pas senti ta perte, elle n'aurait plus rien entendu que moi, qui l'aurais dominé, bercée, elle n'aurait plus rien compris que ma présence... elle aurait oublié les vivants et les morts, et le monde entier, dans mes bras! Va! si elle avait été à moi un moment, tu n'aurais pas pu la reprendre!"

Quant il revenait près de Marguerite et qu'il la voyait pâle et mourante, étendue sur ce lit si élégant, orné avec une magnificence si pleine de tendresse; quand il se rappelait les rêves délicieux qu'il faisait encore la veille en préparant cette chambre bien ai-

mée, et qu'il songeait à toute cette joie perdue; quand il se disait que la mort, l'implacable mort, allait lui arracher cette femme qu'il avait conquise avec tant de passion et tant de peines; il tombait vaincu par sa douleur, et il pleurait, il sanglotait comme un enfant, et il passait de longues heures à regarder Marguerite, à se pencher de son image; et cette admiration poignante l'exaspérait jusqu'à la folie. L'idée que cette beauté céleste allait disparaître, que cette forme charmante allait se perdre à jamais, le révoltait, le transportait jusqu'au blasphème; il la pleurait comme amant et comme artiste; il aurait voulu du moins sauver sa beauté! Il trouvait que Dieu était cruel de détruire dans toute sa fleur sa plus belle créature; il lui semblait que cette créature d'élite si parfaite, si heureusement et si merveilleusement douée, devait trouver grâce devant lui. Ses yeux s'attachaient sur elle avec avidité, comme s'ils voulaient retenir cette image chérie et l'empêcher de s'effacer à jamais; il étudiait ses traits si purs; il s'emprenait de leur expression angélique; il ne voulait pas perdre une minute de cette contemplation suprême... Il l'admirait, il l'adorait, et il éprouvait une joie déchirante quand il la voyait soulever sa tête adorée insensée.

Mme d'Arzac soignait sa fille en silence avec un courage qui faisait mal à observer. Elle n'avait qu'une préoccupation: cacher à Marguerite sa haine pour M. de La Fresnaye. Oh! maintenant, cette haine instinctive ne lui était que trop bien expliquée.

— Sans lui, se disait-elle, Etienne vivrait et ma fille ne succéderait point au remords de l'avoir tué!

Elle accusait Robert, et il était moins coupable qu'elle. Robert n'avait fait que suivre l'inspiration de son amour; il n'avait fait qu'obéir à ses lois, car, le devoir de l'amour, c'est de poursuivre sa proie et de l'obtenir malgré tout et à tout prix, morte ou vivante. Mais Mme d'Arzac avait joué ce triste rôle que jouera toujours le faux bon sens aux prises avec l'exaltation d'un sentiment vrai, le faux bon sens, cette idole des cours égoïstes, des natures froides et pauvres, cette raison de convention qui refait des caractères négatifs à son image, qui supprime l'enthousiasme de la pensée, le feu du cœur, le sang des veines; qui se vante de ne pas connaître les passions et qui se mêle de les conduire. Faux bon sens! c'est toi qui causes tous les maux: les révolutions chez les peuples, les catastrophes dans les familles! Sans l'orgueil trompeur que lui avait donné Mme d'Arzac, Etienne, préparé par ses craintes dans ses heures de découragement, aurait pu renoncer à Marguerite; mais trouver le désespoir au moment même du bonheur, c'était trop; on ne peut pas tomber de si haut sans périr.

Plusieurs jours se passèrent ainsi dans des soins inutiles, sans amener d'espoir. Un matin, Marguerite se trouva moins oppressée; elle fit demander M. l'abbé de... A cette demande, Robert pâlit.

— N'ayez pas peur, dit Marguerite en souriant, c'est pour nous marier; oui, vous savez que j'ai des scrupules, ajouta-t-elle en rougissant... — Pauvre femme, elle avait encore un peu de force pour rougir! — Je n'aurais de repos que quand je serai femme devant Dieu.

Elle se confessa, elle communia, et le lendemain, à dix heures, elle se fit porter dans son oratoire qu'elle avait disposé en chapelle et où elle tenait de son mariage et sa mère étaient réunis. Elle était si charmante et elle semblait si heureuse, qu'elle donnait de la confiance à tout le monde. Non, ce n'était pas une mourante: la mort n'a pas cette grâce, l'agonie n'a pas cette sérénité. Jamais Marguerite n'avait paru plus jolie. Ce long voile de dentelle qui l'enveloppait de la tête aux pieds, ces beaux cheveux qu'elle avait voulu tourner en deux grosses boucles et qui encadraient sa noble et douce figure, cet attendrissement profond qui troublait ses yeux, cette dernière ardeur d'un feu prêt à s'éteindre qui colorait ses joues fleuries, ce sourire d'amour qu'elle avait pour tous les êtres aimés qui l'entouraient et qui la flattaient de leurs fausses espérances, cet attrait de la mort si mystérieux et si puissant, donnaient à sa personne une beauté surprenante. Cet état non nouveau avait, malgré toutes les craintes, quelque chose de rassurant: on ne pouvait pas croire qu'il fallût si tôt pleurer cette beauté rayonnante.

Pauvre Gaston! Envoyant sa mère si belle, il était déjà tout joyeux.

— Pourquoi donc me disais-tu que maman était malade? Voyez donc comme elle est contente! disait-il.

La chapelle improvisée était admirable. Tout ce que le luxe et les arts peuvent imaginer pour parer un autel catholique avait été employé pour donner de l'éclat à cette douce et funèbre cérémonie. La madone de Mirville dominait l'autel, recouvert d'étoffes précieuses et de riches dentelles; de superbes candélabres dorés éclairaient; de hauts candélabres sortant de vases magnifiques l'entouraient de tous côtés de fleurs, de fleurs, Marguerite, devant un prie-Dieu d'un travail plein de goût, était à genoux sur des coussins de velours rouge; Robert était près d'elle... mais il était si pâle qu'il attirait tout le monde. Sans cette pâleur qui rappelait le malheur de la situation, on aurait pu croire que le bonheur suivait cette union d'un jour, funèbre fantaisie, dernière fête d'une jeune mourante.

Le prêtre dit la messe. On voulut aider Marguerite à se lever; mais elle était forte et brave: elle se leva seule, et elle se remit à genoux sans avoir besoin du secours de personne. Quand Robert passa à son doigt l'anneau de mariage... il frissonna... la main de Marguerite était glacée. Il s'approcha d'elle avec inquiétude, et elle le rassura par un regard plein de tendresse et de joie... mais cette joie n'était déjà plus de ce monde.

La cérémonie terminée, elle inclina la tête sur le prie-Dieu et voulut se recueillir. Robert, pensant que de rester si longtemps à genoux était un trop grand fardeau pour elle, lui prit la main et voulut l'aider à se relever... mais Marguerite resta immobile comme la statue de la prière... Robert, alarmé, la saisit dans ses bras... Elle était morte... morte en priant pour lui.

On trouva son testament qu'elle avait écrit en secret la nuit précédente avec l'aide d'une des femmes qui la gardaient. Elle nommait M. de La Fresnaye tuteur de son

fil. Dans quelques lignes adressées à sa mère, elle lui expliquait sa conduite et lui peignait ses tourments. L'histoire de ses chagrins et de son bonheur si triste se terminait par cet aveu:

— J'ai bien combattu, mais je n'ai pu vaincre... cre des deux puissances rivales. Deux amours de natures différentes se sont mal; moi partage mon cœur: à l'un je n'ai pu résister, à l'autre je ne puis survivre."

MME EMILIE DE GIRARDIN.

PIN.

CALIFORNIE.

(Extraits d'une lettre de San Francisco qu'on a communiqué au Journal de Québec.) Le cher Goguette, de Saint-Aune, est mort; son père est allé voir sa succession. Martigny, de Varennes, est parti depuis le 1er août de San Francisco, pour l'Australie.

F. Lebrun, de Maskinongé, frère du curé de Saint-Michel d'Yamaska, est parti pour l'Orégon, en 1851, avec Paradis, Martigny et Lebrun, d'Yamaska.

Isaac Marchessault, de l'Acadie, est en route pour l'Australie depuis le 1er août, avec Les Blais, d'une paroisse du district de Québec, comme aussi un nommé Leber, de Montréal, et Adolphe Larue, des Trois-Rivières. Ils étaient raisonnablement satisfaits pour le voyage. Lebrun, de Saint-Aune, est parti de cette ville. Il y travaille en bon cultivateur et est en voie de fortune. Il y vend ses patates et ses oignons au poids de l'or.

Consolides, de Saint-André d'Argenteuil, ne fait pas grand-chose en aucune façon. Plusieurs vivent dans la dissipation et c'est un métier peu profitable, voyez-vous.

GRANDE DECOUVERTE.

UNE EXPERIENCE ET EPREUVE
Constante durant les dix dernières années, des vertus
du justement et vraiment
— CELEBRE ONGUENT MAGNETIQUE
Du D. TRASK, prouve que "l'inflammation ne peut
pas exister" où il est appliqué, le rendant ainsi très
apte à guérir les maladies suivantes, qui sont d'un ca-
ractère inflammatoire— Fièvres dans la fièvre on l'oc-

mac, membres cassés, ou dérangés; Brûlures, Engorgements, Gèrçures, Cors, Cancers, Joints contractés et raidis, Hémorroides, Rhumatismes, mal de gorge, mal de seins, maladies de la peau, bronchites, inflammation des boyaux et poudmons, ou des yeux, croup, etc., etc.

Pour les détails voir les circulaires que chaque

Agent distributeur d'États-Unis.
A vendre par Win. Lyman et Cie, Agent pour le
Bas-Canada, et par J. S. Lyman et Cie, et R. Birks
Montréal. Les marchands seront fournis à des con-
ditions libérales en s'adressant chez Win. Lyman et
Cie.

6 Oct. fm 86

Pharmacie du Dr. Picault,

36, RUE NOTRE-DAME, 36,
Pres de l'Eglise de Bonsecours,
MONTREAL.

(CETTE PHARMACIE placée dans une position centrale, entre le Marché Bonsecours et

On y trouve tous les remèdes annoncés dans les gazettes, et de plus les médicaments français le plus en réputation.

Le TRESOR DES NOURRICES, remède souverain contre toutes les indispositions des enfants, telle que, Coliques, Diarrhées ou Débords, Défauts de Sommeil, Maux de dents, etc., etc., etc.

Ce sirop agréable à prendre devrait se trouver dans toutes les maisons où l'on élève des enfants. Prix 30 sous la bouteille.

Le VERMIFUGE et les POUDRES VERMIFUGES détruisent sûrement, promptement et sans danger

tous les vers chez les enfants et les grandes personnes.

ELIXIR et SIROP PULMONAIRE, contre les *Rhûmes, Asthme, Consommation commençante, douleur d'Estomac* et en général contre les maladies de la Poitrine.

ELIXIR TONIQUE ANTIGLAIREUX, recommandé contre toutes les nombreuses maladies dont les *Glaïres* sont le principal symptôme.

Essences de Noyau, Citron, Orange, Ananas,
 Clous de Girofle, Cannelle, Macis, Vanille, Roses,
 et autres Essences pour aromatiser les Poudings,
 Crèmes, Gâteaux, Biscuits, Sirops, etc., etc., etc.
 Poisson pour détruire les Punaises; les Coque-
 relles, les Rats, Souris, Barbeaux.
 Poisson pour détruire les Mouches, etc., etc.
 ESSENCES d'EPINETTE AROMATIQUE, pour
 fabriquer soi-même, et à peu de frais, une excel-
 lente liqueur d'Epinette supérieure à celle autre-

Un assortiment général de Savons de toilette, d'Eau de Cologne et de Lavande, de Vinaigre de Rimel de Parfums de toute espèce, de Pilules purgatives, enfin de tout se qui se vend d'habitude dans une Pharmacie.

Les prix sont modestes. P. E. PICAULT, Ag
11 juin. aa

AUX MALADES ET INVALIDES.
LE Soussigné reconnaissant de l'encouragement libéral qu'il a reçu, tant comme MÉDECIN PRATIQUE que comme PHARMACIEN, prévient ses amis et le public en général qu'il continue, comme par le passé, à pratiquer la médecine, comme par le passé, à pratiquer la médecine.

devenue chez lui et en ville. S'étant assuré les services d'assistants capables et intelligents pour le suppléer pendant son absence de la PHARMACIE, il visitera les malades de la ville et de la campagne qui requerront ses soins.

Rue Notre-Dame, No. 36, au coin de la rue neuve près de l'Eglise Bonsecours, Montréal.

NOTE. Les personnes qui achèteront des re-

mède à la Pharmacie pourraient consulter le mé
 decin GRATIS. C'est le seul établissement
 Montréal qui possède cet avantage. 49
 11 juin.

BUREAU D'ASSURANCE MARITIME
 POUR CARGAISONS
 New-York.
 HENRY McKAY. AGENT.

11 mars 1852. 33 rue St François-Xavier. 17 aa

DOUTRE et DAOUST, Avocats, rue St. Gabriel, No. 31, vis-à-vis l'Hôtel du Canada.

L. BETOURNAY, Avocat, No. 3, Rue St. Vincent.—3 sept. aa—84

G. N. R. LAFONTAINE,
HUISSIER DU SHERIF,
COLLECTEUR ET DEPUTE CRIEUR PUBLIC,
Ecoinure des rues Notre-Dame et St. Claude
MONTREAL,
Au-dessus de l'office de MM. Peltier et Papin.
19 avril. aa

W. SMITH,

ARPENTEUR-PROVINCIAL.
ACTON VALE,
TOWNSHIP DE L'EST.
15 mars 1852. 18 aa

N. LARUE, ARCHITECTE.
No. 9, Rue St. Gabriel,

MONTREAL,
S' charge d'exécuter toute sorte de PLANS,
MESURES et ouvrages en fait d'architecture
et d'arpentage.—13 déc. cm—122

LE PAYS.

Ce Journal, publié dans les intérêts de la cause
démocratique, paraît trois fois par semaine en été

Abonnement—Edition ordinaire, £1—Edition de la semaine, 10 chelns.

L'abonnement est payé tous les six mois ; et—
règle invariable—on fera la demande du paiement
d'avance.

Les annonces se publient aux mêmes conditions
que dans les autres feuilles de cette ville.

Le Rédacteur du PAYS est aidé d'un comité
de Collaborateurs, et tout l'établissement est sous
la surveillance d'un Comité de direction.

AGENTS :

AGENTS:

Longueuil	BAPT. TRUDEAU.
Beauharnais	TOUSS. CHAMPEAU.
Varennes	F. X. GIARD.
Verchères	JOS. DANSEVEAU.
St. Hyacinthe	G. C. DESSAULLES.
St. Ours	P. M. DEBLOIS.
St. Marc	REGIS MALJ.
Chambly	JOS. TRUDEAU.

L'Industrie A. MAGNAN.
Terrebonne J. C. AUGER, N. P.
Yamachiche P. B. CHARLAND.
Trois-Rivières J. GASP. DUMOULIN, fils.
Champlain O. BRUNELLE.
Rivière du Loup, en haut Ls. BARIBAULT, M.
Ste. Anne de la Pérade . Ls. BUREAU.
Kamouraska J. H. LEEL.
Rimouski A. BADLEY.

Quebec.....T. E. ROY.
Plattsburg, N. Y.....F. DANIS.
East Troy, N. Y.....Jos. GRIFFARD.

**BUREAU DU JOURNAL,
RUE SAINTE-THERESE,
VIS-A-VIS LA RUELLA SAINT-DENIS.**

IMPREME ET PUBLIE PAR
J. A. PLINGUET.